

— Qui m'écrit ? demanda Yvanec.

— Je ne sais, mon père, répondit Catherine devenue subitement pâle et tremblante.

— C'est pour moi ? répéta Yvanec.

— Sans doute, mon père... Tenez, voici ce qu'il y a sur l'adresse : *Yvanec Anaurou, fermier au Crozon.*

— Il y a cela ?

— Oui, mon père !

— Alors, décachète et lis ! Puisque c'est pour moi, je veux savoir !

Catherine était encore plus blême : ses lèvres étaient décolorées et ses yeux qu'elle semblait ne pouvoir détourner du papier que tenaient ses mains tremblantes, brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Eh bien ! dit Yvanec avec impatience, lis donc.

Catherine fit encore un effort, ses doigts se posèrent sur l'un des cachets ; mais sa main était agitée d'un mouvement tellement convulsif qu'elle ne put parvenir à le rompre.

— Mais qu'as-tu donc ? dit Yvanec en remarquant enfin l'état extraordinaire de sa fille.

Catherine ne répondit pas, elle concentrait évidemment toutes ses forces pour ne pas tomber. Yvanec, étonné et inquiet, lui saisit la main ; Catherine poussa un faible cri et s'affaissa sur elle-même : elle était évanouie.

— Ma fille ! dit Yvanec, emportez-la à la ferme, Jeanne la soignera ; mais qu'a-t-elle donc ?

Quelques paysans s'empressaient autour de Catherine, l'un d'eux enleva dans ses bras la jeune fille qui tenait dans ses doigts crispés la lettre qu'elle n'avait pu parvenir à ouvrir. Yvanec fit un pas pour suivre le petit cortège, quand une brillante clarté illumina subitement le ciel.

C'étaient les fusées lancées dans la baie qui éclairaient alors l'horizon, c'était l'instant où La Prévalaye et son compagnon s'élançaient vers le carrefour, l'instant où Jeanne apercevait sur la falaise la silhouette du muet mystérieux.

IX

LA BAIE DE DOUARNENEZ.

Toutes ces scènes que je viens de rapporter dans les précédents chapitres s'étaient accomplies dans un espace de temps très-court. Une heure tout au plus s'était écoulée depuis l'arrivée du marquis de La Prévalaye et de M. d'Almoy à la ferme de Crozon, et deux heures à peine depuis l'instant où la *Brule-Gueule*, mise par la fatalité dans l'impossibilité de traverser la ligne anglaise, courait bravement vers cette baie de Douarnenez semée d'écueils et de dangers. Au moment où la corvette avait viré de bord, elle se trouvait à deux lieues en mer ; car depuis l'instant où, après avoir tiré sa dernière bordée à la *Queen-Anne*, elle s'était élancée, toutes voiles dehors, courant à l'ouest, jusqu'au moment où les avaries de sa mâture avaient arrêté net sa marche et l'avaient contrainte à chercher un moyen de salut désespéré, elle avait eu le temps de s'éloigner de la côte.

Les paysans, rassemblés sur les falaises, avaient assisté au premier combat ; ils avaient vu la victoire remportée par la corvette, ils avaient vu la frégate anglaise fuir devant la *Brule-Gueule*, mais ils avaient vu aussi la ligne anglaise bloquer le passage et ils n'avaient pu douter un seul instant que la corvette ne fût perdue.

La nuit était venue, le brouillard s'était élevé avec le crépuscule ; de sorte que, de la côte, on n'avait pu remarquer l'avarie survenue si brusquement et le changement de route complet de la *Brule-Gueule*.

En dépit de son mâât à demi brisé, la corvette gouvernait encore convenablement. Telle était l'habileté de son commandant, l'intrépidité de son équipage, la rare énergie de tous que la *Brule-Gueule*, déployant sa grande voile, ses huniers, sa brigantine et ses voiles d'étai, serrait le vent au plus près et s'avancait vers l'entrée de la baie.

Il y a près de trois heures que nous avons quitté la cor-

vette, trois heures, durant lesquelles se sont accomplis les événements rapportés dans les précédents chapitres. Depuis ces trois heures, Crochetout et ses corsaires n'ont pas perdu leur temps.

Ne pouvant réparer l'avarie, car remettre des mâts de hune à un navire est un travail long, pénible et tout à fait impossible à entreprendre en mer, Crochetout est parvenu, à force de patience et d'audace, à rétablir sa voile de misaine et, passant des cordes du beaupré au mâât, il a pu déployer ses focs, ces voiles si étroites et sans lesquelles néanmoins un navire gouverne si mal.

A l'heure où nous retournons à bord, c'est-à-dire à l'instant correspondant à peu près à celui où nous avons pénétré pour la première fois dans la ferme de Crozon, la corvette naviguait aussi rapidement que le lui permettait l'état de sa mâture, en dépit de l'obscurité, et cette obscurité était un obstacle nouveau, car si les ténèbres étaient épaisses sur terre, leur opacité était encore doublée sur mer par le brouillard.

Il était littéralement impossible de distinguer à une brasse de longueur, et cependant la *Brule-Gueule* s'efforçait d'augmenter son allure.

Kernoë avait repris la barre, le commandant était auprès de lui. Delbroy se tenait à l'avant, Fabrè et Hervey étaient en vigie sur les bouts des basses vergues, Nordèt jetait la sonde à l'avant, deux matelots la jetaient de chaque bord à l'arrière. Un silence profond, absolu, régnait à bord ; silence que troublait seul le cri monotone des sondeurs.

La corvette approchait rapidement de l'entrée de la baie, à peu de distance on pouvait, sinon apercevoir, du moins deviner, à une sorte de teinte un peu moins noire sur les flots, l'entrée du canal de la baie, ce canal duquel, suivant l'opinion accréditée, aucun navire n'est sorti alors qu'il s'y est engagé, car il est navigable uniquement pour les barques de pêche.

Crochetout se pencha vers Kernoë, et lui posant la main sur l'épaule :

— Es-tu sûr de ta route ? lui demanda-t-il à voix extrêmement basse.

— Oui, répondit le timonier.

— Tu peux gouverner en dépit des ténèbres.

— Je gouvernerai sûrement tant que les sondeurs me donneront le point juste.

— Douze brasses à l'avant ! cria Nordèt.

— Treize brasses à bâbord ! dit une autre voix.

— Quatorze brasses à tribord ! dit le troisième sondeur.

— Commandant, dit Kernoë, faites diminuer la voilure, que je sois plus maître de la corvette ; la brise nous pousse à bâbord, et à bâbord le fond commence à diminuer ; vous le voyez.

— Cargue la brigantine et les voiles d'étai, commanda Crochetout.

— La passe ! écueil à bâbord ! cria la voix du second.

— Combien à tribord ? demanda Crochetout.

— Quinze brasses, dit le sondeur.

L'équipage poussa un formidable cri de joie : la corvette, gouvernée par une main sûre et habile, venait de franchir la redoutable passe de la baie sans le moindre accident ; la *Brule-Gueule* avait quitté la haute mer. La brise apportait sur ses ailes ces parfums de la terre que le marin connaît si bien : parfums pénétrants, doux, aimables, qui font revenir l'espoir au cœur et oublier tous les dangers, toutes les fatigues.

— Commandant, dit Kernoë, maintenant le premier danger est passé. La passe franchie, la baie est sans écueils jusqu'à la hauteur de la pointe du Bellec. En laissant arriver d'un quart et en gouvernant droit, la corvette ne court aucun risque, et si les vaisseaux anglais franchissent la passe aussi bien que nous, ce qui est probable, car ils doivent avoir des pilotes côtiers à leur bord, ils manœuvreront ici aussi bien qu'ils le voudront. Où il faut les conduire, c'est au fond de la baie, de la pointe du Bellec à la pointe de Leidé. Je m'en charge ; mais, jusqu'à la hauteur du Bellec, nous avons une heure au moins. Voulez-vous me permettre de me faire remplacer à la